

Texte 1 :

Rencontre du énième type

Il fait nuit, je viens de me réveiller en sursaut, quelque part dans la maison j'ai cru entendre un bruit. Je tends ma jambe gauche pour voir si Emma ne se serait pas levée. Non, elle est bien là.

Elle me dit :

- Tu as entendu.

- Oui, on a dû laisser une porte ou une fenêtre ouverte. Je vais voir.

Nous sommes arrivés la veille, vingt décembre, pour préparer la maison. Le reste de la famille va venir, demain, ou dans les jours suivants. Bien que j'aie enclenché la chaudière hier soir, il fait encore froid et je m'enveloppe dans une polaire. J'ai eu l'impression que le bruit venait d'en bas. Je descends donc l'escalier droit qui se termine par une porte qui ouvre sur l'entrée, elle-même distribuant, lorsque l'on vient de l'extérieur, la cuisine à droite puis, dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, la porte de la salle à manger, celle de l'escalier, celle du salon et celle donnant vers la salle de bains et les toilettes.

Un type est installé sur une chaise de la cuisine. Étrangement, il ne me cause aucune frayeur. C'est curieux comme un homme en train de manger peut donner une impression de tranquillité, de sécurité. La petite cinquantaine, le cheveu encore sombre, bien coiffé en arrière avec une raie sur le côté. Une coiffure d'une autre époque, comme son costume, gris clair à rayures avec d'énormes rabats et des boutons argentés. Il a devant lui une bouteille et un verre de vin et mange : du pain, le gros pain que nous avons acheté hier au marché de Saint-Flour, et du jambon cru.

- Bonjour, me dit-il.

- Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

Il sourit. Il a un beau sourire qui fait ressortir dans son visage des étincelles de l'enfance. Il me fait penser à quelqu'un.

- Puisque vous me voyez, c'est que vous êtes de la famille. La famille proche.

Il passe sa main droite sur ses lèvres d'un geste qui me semble familier.

- Mais asseyez-vous. Vous avez, soixante, soixante-cinq ans ?

- Je viens d'avoir soixante-dix ans.

Je me demande pourquoi je me retrouve, à trois heures du matin, à parler ainsi avec un type que je n'ai jamais vu dans la cuisine de la maison de la grand-mère. Mais il continue, ou plutôt, il bifurque.

- Vous avez du sucre en morceau.

Avant de m'asseoir, je lui donne la boîte de sucre. Il en prend aussitôt un, le casse en quatre et, après avoir mis dans sa bouche une petite lamelle de jambon cru et un quart de sucre, il commence à mastiquer.

- L'oncle Antoine faisait la même chose, dis-je.

- Antoine ! Celui qui avait épousé la tante Jeanne.

- Oui.

- Il avait raison. C'est bon et reconstituant.

Tout cela est très familier. J'ai l'impression d'entendre ma grand-mère.

- Mais qui êtes-vous donc ?

Il avale ce qu'il a dans la bouche, fait une pose en se passant de nouveau la main sur les lèvres. Mon père avait cette habitude-là.

- Vous avez soixante-dix ans donc vous êtes né en 50. Comme je suis mort en 32 je n'ai pas pu vous connaître. Vous êtes... un de mes petits-fils, peut-être. Le fils de Jean, de Georges ou de Barthélemy.

- Si vous êtes mon grand-père, Jean-Marie, et que vous êtes mort en 32, que faites-vous là ?

Il sourit.

- Vous ne voulez pas un verre de vin. On pourrait trinquer ensemble.

- Non merci, pas à cette heure-là.

Il boit une gorgée et il reprend.

- J'ai pris 120 ans de purgatoire.

Devant mon air ahuri, il s'empresse de préciser.

- Non, non, n'allez pas croire que c'était grave et que j'étais un criminel. Ça pleut comme un orage de fin d'été, les années de purgatoire quand on arrive. Saint Pierre voulait cent cinquante ans mais Antoine, le bon Antoine a intercédé. Antoine intercède toujours. Après, on finit par savoir comment tout cela fonctionne mais au début, cela fait un peu peur. C'est long, cent vingt ans. Mais j'ai eu des remises, on a tous des remises, et me voilà. A la fin, avant de monter en haut, on a droit à faire un tour sur terre, pour revoir la famille ou autre. Mais, allez savoir pourquoi, seuls les proches peuvent nous voir. Et encore, il ne faut pas abuser, ni leur faire peur. Donc, moins vous avez d'années à faire, plus vous avez de chance de revoir ceux que vous aimiez. Ou les autres.

- Je pensais que vous étiez mort à Verdun, en 16 je crois.

Il rigole.

- Si j'étais mort à Verdun, je serais en uniforme. On descend avec les habits que l'on avait au moment de sa mort. Moi, vois-tu, je suis mort dans un accident de voiture, entre Saint-Martin et Pierrefort, le 23 mars 32. Faisait un temps de chien, peu de visibilité, verglas et puis, bon, il ne faut pas mentir quand on redescend, on avait un peu bu.

- Mais alors, pourquoi cette idée que vous étiez mort à Verdun ?

- Tu es le fils de qui ?

- De Georges.

- Bah oui ! Bon - il lève ses deux mains - sans dire de mal des morts, sinon je vais repartir tout de suite, je suppose que c'est une idée de Marie, ma femme, ta grand-mère.

- Il doit y avoir une erreur quelque part, ma grand-mère s'appelait Marguerite.

- Non, non, elle s'appelait Marie, Marie Marguerite Anna. Mais bon, elle préférait Marguerite. Vois-tu, si j'étais mort à Verdun, presque un titre de noblesse après la Grande Guerre, elle, elle était veuve de guerre. Sinon, bah, sans dire de mal, c'était une divorcée ou une qu'avait quitté son mari. Dans les années vingt, c'était mal vu, surtout à la campagne. Et puis, c'était plus facile pour retrouver quelqu'un.

- Vous pensez à monsieur Care.

- Oui, je ne retrouvais pas son nom. Gabriel. Pas un mauvais gars pour un flic.

- Pourquoi se serait-elle séparée ?

Il souffle. Visiblement, mes questions le gênent.

- Tu es certain que tu ne veux pas un verre de vin, coupé à l'eau et avec un morceau de sucre, ça se boit à n'importe quelle heure.

Pour ma grand-mère, le vin coupé sucré était le remède universel, comme un bon thé au lait bien chaud pour les Anglais de roman. On ne refuse pas un verre de vin sucré. Il est d'ailleurs déjà en train de me préparer la mixture dans un verre qu'il a été prendre dans l'évier. Je vois bien qu'il est mal à l'aise, mais je veux savoir. Puisqu'il est là, et qu'il ne peut mentir au risque de « repartir tout de suite » comme il vient de le dire, autant profiter de l'occasion. Après avoir remué le sucre avec une cuillère, il me tend le verre.

J'en bois une partie. C'est bon, cela doit bien faire cinquante, soixante ans que je n'avais plus bu de vin sucré.

- C'est bon ?

- Oui, merci. Pourquoi est-elle partie ?

- Faut être juste, c'est pas complètement elle qui est partie, j'étais là... de moins en moins souvent et puis, j'étais – il commence à faire des grands gestes avec les mains – j'étais un peu coureur, je jouais un peu, je buvais un peu, faut comprendre, un peu, enfin un gros peu, des gros peu. Ca fait beaucoup pour une femme mis l'un après l'autre. Et puis – il regarde autour de lui comme s'il se sentait surveillé – bah, quand j'avais perdu un gros peu, bu un peu trop, et bien, si on me faisait des reproches, bah, je pouvais avoir la main un peu trop leste. Tu vois.

Je vois.

Nous entendons des bruits à l'étage.

- C'est ta dame qui va descendre ?

- Oui, je pense.

- Alors, je vais devoir partir. De toute façon, elle ne pourrait pas me voir. Vous êtes ici pour Noël ?

- Oui.

- Il y en d'autres de la famille qui doivent venir ?

- Oui, demain et après-demain. Mon frère, ma sœur, leurs enfants et leurs enfants.

Un air réjoui éclaire son visage.

- Alors, si tu veux bien, on se retrouve ici la nuit prochaine.

La porte de l'escalier s'ouvre, Emma entre dans la cuisine. Le grand-père Jean-Marie a disparu. Sur la table, la bouteille, les deux verres, le pain, le jambon cru et la boîte à sucres témoignent seuls de son passage.